

## **Pour aller au coeur des choses** Entretien avec Luce Pelletier

Solange Lévesque

Numéro 91 (2), 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25749ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

### ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce document

Lévesque, S. (1999). Pour aller au coeur des choses : entretien avec Luce Pelletier. *Jeu*, (91), 80–82.

# Pour aller au cœur des choses

## Entretien avec Luce Pelletier

Après avoir obtenu un certificat en études théâtrales à l'Université de Montréal et effectué plusieurs stages de formation dans des disciplines connexes, Luce Pelletier se joint au Théâtre de l'Opsis en 1984, à titre de directrice administrative. Depuis 1993, elle assume la direction générale et artistique de ce théâtre. Ses responsabilités ne l'ont pas empêchée d'enseigner ni de jouer sur diverses scènes, à la télévision comme au théâtre. Depuis 1990, elle a effectué une dizaine de mises en scène et conçu plusieurs spectacles à partir de collages de textes classiques. Au printemps 1998, par exemple, elle créait *les Grecques*, qui réunissaient plusieurs personnages féminins des tragédies grecques.

*Vous travaillez le plus souvent avec des fragments et des collages ; qu'est-ce qui vous attire dans ce mode de travail ?*

**Luce Pelletier** – À l'Opsis, depuis le début, nous avons toujours beaucoup œuvré à partir de collages et de réécritures. C'est en travaillant à *Comédie russe* et à *Autour de Roméo et Juliette*, avec Pierre-Yves Lemieux qui en avait effectué la réécriture, que j'ai pris plaisir à fouiller les textes et à combiner des lieux et des époques. Lorsqu'on se prête à ce travail, on est frappé de voir combien les valeurs fondamentales de l'être humain restent les mêmes. J'aime chercher et découvrir des parallèles. Je me rends compte que c'est l'auteur lui-même, son œuvre

complète et, à travers elle, son propos principal qui me stimulent le plus. J'aime plonger dans une époque, m'impregner d'un climat, avoir accès à toute une œuvre ou à un thème très large, et résumer tout cela dans un seul et même spectacle. Dans les tragédies, par exemple, ce sont les personnages de femmes qui m'intéressent le plus. Les textes de mes spectacles ne rendent pas nécessairement justice à tout, mais ils permettent une incursion dans un univers. Plus tard, je me sentirai peut-être prête à mettre en scène une pièce tout entière.

*Comment se déroulent les diverses étapes de votre travail ?*

**L. P.** – Lentement, puisque je ne le fais jamais, au départ, dans un but précis. Je travaille seule chez moi en toute liberté, sans penser à monter un spectacle. D'abord, je lis en me laissant aller à mes envies et à mes impressions, en me laissant emporter par le plaisir de la découverte, selon mes coups de cœur. Et, de fil en aiguille, les choses prennent forme. Pour *les Grecques*, par exemple, c'est en passant par la





*Marivaudages*, collage de Luce Pelletier et de Diane Pavlovic, mis en scène par Luce Pelletier (Théâtre de l'Opsis, 1994). Photo : François Melillo.

lecture des œuvres d'Ovide que je suis venue à ce spectacle ; par la suite, je me suis donné le temps d'explorer, de fouiller autant que si on avait joué les tragédies dans leur intégralité. Des liens se sont imposés d'eux-mêmes. Je ne me définis pas comme une auteure ; je pratique une sorte d'écriture particulière, ou de réécriture, peut-être. Quand j'arrive en répétition, j'apporte avec moi des piles d'illustrations, des résumés, des documents visuels et sonores, des articles et des faits divers ; de cette manière, je me nourris et je nourris beaucoup les comédiens aussi ; il m'apparaît important de stimuler leur imaginaire et d'écouter ce qu'ils ont à dire. Lors des premières ébauches, j'accomplis un important travail autour de la table avec eux.

*Il vous arrive aussi de travailler en collaboration...*

L. P. – Oui, pour *les Grecques*, par exemple, lorsque mon premier collage des extraits des tragédies a été effectué, je l'ai donné à lire à des amis et je l'ai soumis au conseil d'administration de l'Opsis. Puis, en travaillant avec le musicien Pierre Moreau, la pièce s'est étoffée petit à petit. Les comédiennes devaient chanter certaines transitions, ce qui a rendu les répétitions assez complexes par moments. Pour *Marivaudages*, j'ai bénéficié de la collaboration de Diane Pavlovic. Dans l'œuvre de Marivaux comme dans la tragédie grecque, j'ai vu les parallèles infinis qu'offrait le rôle des femmes dans les mondes ancien et moderne. Je suis frappée par toute cette violence que les femmes ne peuvent pas exprimer parce que c'est très mal reçu, socialement, qu'une femme exprime cela. Elles sont victimes ou elles sont Médée. Frappée aussi par la fraction de seconde qui suffit à une personne normale pour soudain basculer et craquer.

Luce Pelletier et Denis Bernard dans *Comédie russe* (Théâtre de l'Opsis, 1993). Photo : François Melillo.

J'ai recours également aux jeux d'improvisation selon la méthode d'Alain Knapp : on commence une improvisation en s'inspirant d'une musique, par exemple ; on joue

une scène en personnifiant un animal choisi au hasard, etc. Déjà, quand j'étudiais chez lui, en 1985, c'était un de mes penchants d'amorcer une recherche par des extraits de textes connus.

*Cet art du collage, du travail avec des fragments, présente-t-il des difficultés particulières ?*

L. P. – Oui : vouloir tout dire alors qu'on peut seulement pointer quelque chose. Il faut savoir choisir les idées, en abandonner certaines en cours de route. Pour *Marivaudages*, par exemple, Diane Pavlovic et moi avons eu beaucoup de plaisir à étudier sous toutes ses coutures l'époque de l'auteur, mais aujourd'hui, avec du recul, je pense que nous aurions pu aller un cran plus loin. Je trouve que je ne me suis pas assez décollée de l'auteur, trop soucieuse de ne pas le trahir. Avec *les Grecques*, j'ai davantage imposé ma vision personnelle. Il y a une grande joie à jouer avec toutes ces bribes. Je ressens une grande liberté de couper, même dans un texte classique. Cela n'est pas toujours le cas mais, dans un texte, il y a souvent une phrase ou deux qui attirent l'attention ; le collage permet de faire ressortir ces passages, d'aller directement au cœur de ce qui nous intéresse vraiment. On prend la crème de la crème.

*Pouvez-vous déjà parler un peu de votre projet actuel ?*

L. P. – Je prévois monter *les Trois Sœurs* de Tchekhov ; pour m'y préparer, je lis les contes, les nouvelles, les pièces, tout ce que cet auteur a écrit, dans l'espoir d'alimenter le texte. Lors d'un laboratoire de recherche que j'ai mené avec six comédiens et comédiennes autour des *Trois Sœurs*, nous avons beaucoup discuté des rôles à supprimer et nous sommes posé beaucoup de questions : pourquoi, par exemple, tel personnage aurait besoin de la présence de tel autre ? Pourquoi untel ou unetelle lui manquerait ? Nous « essayons » aussi plusieurs traductions différentes et tentons de les dépoussiérer.

*Vous n'avez jamais encore songé à écrire vos propres pièces ?*

L. P. – Jusqu'à maintenant, j'ai énormément de plaisir à travailler sur les textes des autres, et j'ai l'impression d'apprendre beaucoup. Si j'en viens à ressentir le besoin d'écrire moi-même une pièce, je m'y mettrai et cela sera naturel. Il m'arrive de commencer à sentir que je pourrais le faire. Des écoles de théâtre m'ont demandé les textes de *Marivaudages* et des *Grecques* parce qu'ils contiennent plusieurs rôles de femmes, ce qui est assez rare ; ces textes ont donc désormais une vie indépendante, et j'en suis très contente. **J**



*Les Grecques*, collage et mise en scène de Luce Pelletier (Théâtre de l'Opsis, 1998).  
Photo : François Melillo.